



Extrait du Décharge

<https://dechargelarevue.com/I-D-no-570-Contempler-decrire.html>

I.D n° 570 : Contempler, décrire, bâtir

- Le Magnum - Les I.D -

Date de mise en ligne : jeudi 11 juin 2015

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Au coeur de la poésie de Chantal Danjou, le paysage : je l'avais noté naguère, me référant à un de ses premiers recueils, *Lieux/dits*, chez Clapas, que préfaçait Dagadès (I.D n° [331](#)). Ses deux livres récents, aux titres particulièrement séduisants : *Femme qui tend la torche* (Mémoire vivante éd .) et *Je voudrais parler de la légèreté* (Éditions Tipaza), en vers pour le premier, en prose pour le second, illustrés l'un et l'autre par un peintre tout à fait remarquable, Henri Yéru, confirment cette attraction du paysage.

Je m'attacherai ici aux proses de *Je voudrais parler de la légèreté*, dont il me plaît qu'elles succèdent, dans ces [Itinéraires de délestage](#), à celles d'André Doms (I.D n° [569](#)), avec lesquelles elles partagent de nombreux points communs, cette propension à s'exprimer par bribes elliptiques, à densifier la phrase en supprimant les articles, et conduisent au final à évoquer René Char dont Henri Yéru est désigné comme un *allié substantiel*.

Ce peintre définit son art comme *abstrait* ; or, si l'on s'en tient aux définitions qu'il avance, ce qualificatif d'*abstrait* s'applique aussi bien, me semble-t-il, à la poésie de Chantal Danjou, poésie dont l'objet, dans un premier temps, n'est pas si facile à discerner, encore qu'on n'y trouve aucune obscurité de construction ou de vocabulaire : elle exige cependant un temps d'imprégnation, une disponibilité d'esprit, - des relectures. *Créer*, lit-on à propos d'Henri Yéru, *c'est conceptualiser en formes les perceptions de la réalité, aller du champ sensoriel à l'espace psychique, inconnu du sujet*. Et c'est bien ainsi que de son côté agit la poète devant un paysage, jusqu'à faire surgir son *bâti invisible, sa structure stylisée*. Lignes, plans, couleurs composent le poème de Chantal Danjou aussi bien que le tableau d'Henri Yéru, dans une notable correspondance.

L'écriture du livre a surgi nonobstant de circonstances simples, concrètes : « Pendant une semaine, chaque matin, je suis montée sur la terrasse, au dernier étage de la maison, observer le lever du soleil qu'annonçaient toujours deux à trois coqs du village, criant l'espoir pour le nouveau jour autant qu'ils avertissaient d'une catastrophe imminente. »
Dès lors :

Les jardins se succèdent. Toujours à forcer les choses. Avec les choux bleus. Avec les troncs de noyer cerclés de pierre. Avec les taches de soleil sur la pelouse. Agitant leurs graines mimétiques. Crevant le sac d'orage à virga. Eclairant ouvrant ombrant. Avec la dentition irrégulière des feuilles. Avec la vigne aussi longue qu'une tour. Avec la mer qui est un autre labyrinthe. Dont on ne sait s'il faut plonger dans son passé. Ou s'il quête d'avenir.
Et le coq veille comme une herse rouge.

Fragment caractéristique de ces tableaux immobiles du matin, qui se livrent à la contemplation, où ne point nulle présence humaine. Le coq en est l'âme, l'anime, qui surgit dans la phrase conclusive du poème :

Il a concentré la révolte, la mort et la naissance dans un seul cri. Il a noué les sarments de l'action et du destin.

Post-scriptum :

I.D n° 570 : Contempler, décrire, bâtir

- **Repères** : Chantal Danjou : [Je voudrais parler de la légèreté](#) - Peintures de Henri Yéru. Ed. Tipaza (82 av. du petit Juas, 06400 - Cannes).
Du même auteur : *Femme qui tend la torche* - Acryliques sur papier d'Henri Yéru. Ed. Mémoire vivante. (12 rue Lacué - 75012 Paris) 88 p.
40Euros.

Chantal Danjou prépare actuellement pour *Décharge* un dossier sur la poète Claudine Bertrand. Et c'est à Monique W. Labidoire qu'elle consacre un dossier, en ouverture au récent *Cahier(s) de la rue Ventura* n° 28 (9 rue Lino Ventura - 72300 - Sablé sur Sarthe).

Lire également : les I.D n° [330](#) & [331](#).